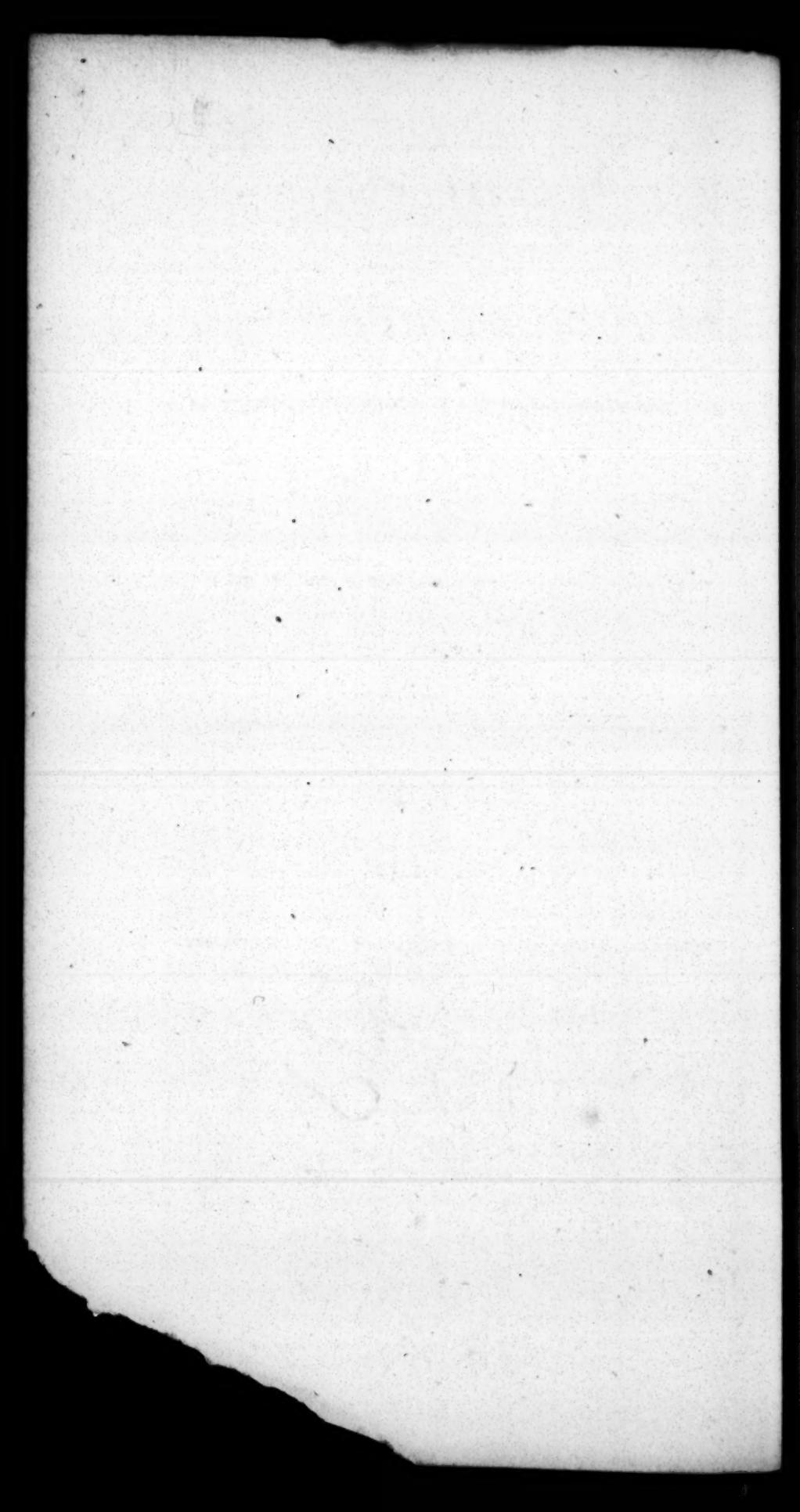

LODOIK;
OU,
LEÇONS DE MORALE
POUR
L'INSTRUCTION ET L'AMUSEMENT
DE LA
JEUNESSE.
VOI. II

VOL. III.

B



LODOIK;
OU,
LEÇONS DE MORALE
POUR
L'INSTRUCTION ET L'AMUSEMENT
DE LA
JEUNESSE.

"Il sentoit comme un Homme, il pensoit comme un Sage."

EN SIX VOLUMES.
VOL. III.

Londres:

IMPRIMÉ POUR LE COMPTE DE L'AUTEUR,
No. 241, OXFORD STREET;

Et se Vend chez J. BELL, No. 148, Oxford Street,
opposite Bond Street; R. EDWARDS, No. 142, New
Bond Street; CADELL and DAVIES, Strand;
C. LAW, No. 14, Ave-Maria Lane;
and at PEACOCK's Juvenile
Library, No. 259,
Oxford Street.

1795.

Price of Subscription, for the Six Volumes, Fifteen
Shillings.

46

8 14

86



SUITE DES OBSERVATIONS

SUR L'ÉDUCATION.

“ JE crois vos principes justes,” m'a dit une amie à qui j'ai fait lire la suite des observations sur l'éducation, qui se trouve à la tête de mon second volume, “ mais,” a-t-elle ajouté, “ je puis vous reprocher de vous en être écarté dans la pratique.”

Quelque grave que paroisse l'imputation, je suis bien-aise d'être appellé à y répondre, & j'espere le faire d'une maniere satisfaisante.

La méthode indiquée pour conduire un enfant qui est encore dans toute la simplicité de la nature, peut-elle être la même, que celle qu'on doit employer pour diriger un être déjà vicié, & dans lequel toutes les plantes les plus pernicieuses ont pris racine ? L'on pourroit exiger, à tout aussi juste titre, qu'un médecin prescrive à un malade, le régime qu'il recommande à l'homme qui se porte bien. Lorsque j'ai dit que je n'augmenterai, ni ne diminuerai la nourriture de mon enfant, soit qu'il m'ait satisfait ou non ; je n'entendois pas parler d'un être qui devenu glouton par le mauvais manégement de ceux qui l'ont élevé, ne se contente plus de satisfaire au besoin de la nature, mais trouve encore du plaisir à manger beaucoup. Quand j'ai dit que le soin de sa santé me détermineroit seul dans le choix des alimens que je lui présenterai, je ne voulois pas parler d'un enfant à qui l'on

a ap-

a appris, avant, pour ainsi dire, qu'il ait un gout décidé, que ce qui est doux est préférable, & qui vendroit tous ses droits & sa liberté pour un morceau de sucre. Celui dont je parlois est encore tel que la nature l'a formé; aussi quand il a faim, tout lui est bon, ou s'il est appellé a choisir, il préférera ce qu'il croira capable d'appéter plus promptement son appétit. Auffsi dois-je convenir que, si d'un coté il ne feroit pas un pas pour un morceau de sucre, de l'autre, il pourroit bien vendre son droit d'ainesse pour un plat de lentille, au retour de la chasse.

Autant donc l'on doit chercher à étendre les bornes de la liberté dans l'enfant de la nature, autant sera-t-on quelquefois obligé de les restreindre dans celui qui est déjà corrompu: c'est un principe général & que je crois fondé dans la vérité, que plus l'homme

se corrompt, plus les chaines doivent se multiplier au tour de lui, & plus s'y multiplient-elles en effet, par le soin de cette grande action toujours mesurée, qui conduit & dirige tous les événemens de ce monde.

Si donc l'enfant confié à mes soins est déjà dépravé, je me garderai bien de satisfaire tous ses gouts, & je ne laisserai, au contraire, échapper aucune occasion d'en diminuer la vivacité. Autant qu'il me sera possible, je tirerai le bien du mal; c'est pour quoi j'imposerai des privations à sa gourmandise & à sa fantaisie, lorsqu'il n'aura pas satisfait à ce que j'avois droit d'exiger de lui, de maniere que ses propres défauts me fourniront un moyen de le conduire au bien, & peut-être que les privations réitérées aux quelles l'exposeront nécessairement sa foiblesse & son imperfection, venant à faire, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, des vuides

vuides dans ses gouts imaginaires, finiront insensiblement par les éteindre presqu'entièrement. Je dis, presque, car je ne crois pas plus possible de ramener à la simplicité de la nature, l'être qui en est une fois sorti, qu'il ne l'est à tous les efforts de la médecine, de rendre à sa pureté primitive un sang corrompu par l'introduction d'un germe empoisonné.

Ce que j'ai dit pour la nourriture de mon enfant, je le répète à l'égard de son vêtement. Autant que je le pourrai, je l'habillerai de maniere qu'il soupçonne le plus tard possible, que nos habits ne sont pas seulement destinés à nous garantir des injures de l'air, mais encore à ajouter à notre mérite, & augmenter notre considération. Combien de ces petits hommes qui portent de grands noms, & qui sont persuadés que rien ne fauroit être au niveau du mérite de leur toilette, ne doivent, peut-être, leurs travers, qu'à la folie

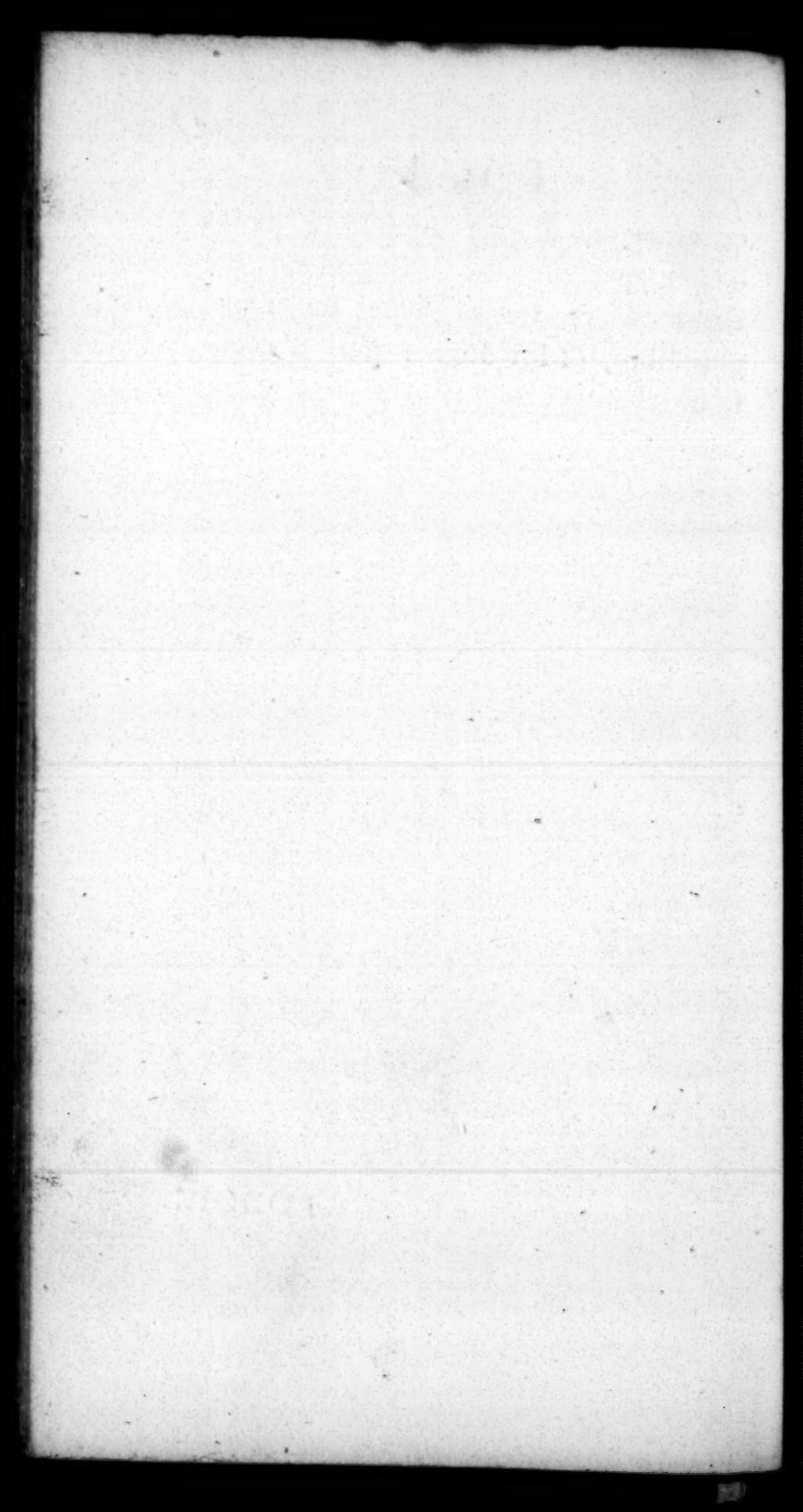
d'une Bonne, ou à la foibleffe d'une mere.

Ne chargez donc jamais d'ornemens inutiles l'habillement de votre enfant, & choisissez toujours les couleurs simples & unies. Il est, à mon avis, des raisons qui pourroient déterminer à donner, en général, la préférence à la blanche.

Ici je termine ce que j'ai à dire sur la marche à suivre dans la premiere période de l'éducation. Ce n'est pas que cette seule partie n'eut pu me fournir encore un vaste champ d'observations, mais les bornes que je me suis prescrites ne me permettent pas de m'étendre davantage. Un jour, si je suis appellé à reprendre la plume, je pourrai consacrer mon tems à traiter d'une maniere plus particuliere & plus suivie un sujet si intéressant.—Peut-être, qu'alors mon ame se trouvant soulagée du poid qui l'oppreffe dans

ce

ce moment, & ma sensibilité moins
blessée par Je pourrai me-
livrer à ce travail avec un esprit
plus libre, & lui donner plus d'atten-
tion.



LODOIK.

“ MAMAN,” dit Victor aussitôt qu’il fut levé, “ nous irons encore ce soir écouter notre bon ami ; il nous a invité hier avant que nous le quittassions. Je voudrois ne pas passer un jour sans l’entendre.—Je ne fais,” dit Amédé, “ mais lorsqu’il parle, mon cœur est si plein, que les larmes sont toutes prêtes à couler de mes yeux. O Maman ! Je sens bien maintenant la vérité de ce que vous nous avez si souvent répété : L’homme vertueux & sensible a un charme qui attire d’une maniere irrésistible. Il me semble que dans le moment que sa voix frappe mes oreilles, il parle aussi à mon cœur ; & je suis assuré

assuré que je pourrois entendre les mêmes choses de la bouche de tout autre, sans ressentir la moitié de l'intérêt qu'il me fait éprouver. "Mes enfans," dit Madame Rosa, "la vertu s'inspire plutôt qu'elle ne s'enseigne, & nous la respirons, pour ainsi dire, comme l'air qui nous environne. Comprenez-vous, maintenant, pour quoi je vous recommande, comme une chose de la plus grande importance, de rechercher toujours la compagnie, des hommes vertueux? Oui, mes enfans, ce soir, si le temps le permet, nous irons reprendre nos places au pied du châtaignier . . . j'espere qu'un jour vous vous rappellerez cet arbre, & que vous direz alors, dans l'effusion de vos cœurs; c'est là où j'ai appris la voie qui conduit au bonheur.—Nous ne l'oublierons jamais," s'écrient Victor & Amédé, "& si nous étions assez malheureux pour abandonner le chemin de la vertu, son souvenir suffiroit pour nous y faire rentrer.

trer.—Vous serez donc bien contens, mes enfans, de retourner à la ferme? Oh oui!" dit Victor, "je voudrois que dans ce moment même, ce fut l'heure de nous y rendre."—Madame Rosa fixant Victor, "vous vous trompez ici, & vous oubliez une leçon bien importante. Est-ce être sage, que d'anticiper par notre désir sur le moment futur? Et pouvons-nous bien remplir alors l'instant présent? Mes enfans, je vous le répète, la vraie sagesse consiste à être tout entier à ce que l'on fait, & à remplir chaque heure de la journée suivant sa destination. Croyez-moi, s'il est un moyen d'abréger l'intervale qui nous sépare du moment que nous désirons, celui là est le véritable.

" Vous avez bien raison, ma bonne Maman," dirent Victor & Amédé, "& nous ferons tout ce que nous pourrons pour suivre vos conseils, car nous savons que c'est pour notre plus grand bien que vous nous parlez."

Leur

Leur résolution ne fut pas vaine; ils étudierent avec la plus grande attention, & Madame Rosa n'eut que des éloges à donner.

Victor & Amédé avoient chacun une petite portion de jardin confiée à leurs soins, & il y avoit une espèce d'émulation à qui des deux cultiveroit le mieux, & auroit les plus belles fleurs. Les leçons étoient finies, & l'on étoit dans le jardin.

Ordinairement, Madame Rosa venoit voir travailler ses deux petits jardiniers avant le diner; & là, tantôt elle leur donnoit une leçon d'histoire naturelle, & tantôt un brin d'herbe lui fournissoit un moyen de développer une partie des merveilles dont la providence nous a entourés. Mais la plus grande ambition de Victor & d'Amédé étoit d'avoir toujours quelque chose de nouveau, ou quelqu'observation frappante à présenter à leur Maman.

Madame

Madame Rosa arrive dans le jardin à l'heure accoutumée. Victor travaille de toutes ses forces; pour Amédé, il est de bout, les yeux fixés sur une plante qu'il considère avec la plus grande attention. Il est tellement absorbé, qu'il n'entend point sa Maman approcher — “ Que regardez-vous, Amédé,” lui dit-elle, en lui frappant sur l'épaule? ” — “ Oh! Maman,” dit-il avec émotion, “ ce que je viens de découvrir est admirable; & comme la providence est bonne! Regardez cette plante; (c'étoit le Silphium) croiriez-vous qu'elle offre aux oiseaux tout ce qu'ils peuvent désirer? J'étois occupé à labourer, lorsque j'ai vu un pinçon qui est venu s'y reposer, y boire & y manger. Voyez-vous ces larges feuilles opposées les unes aux autres par leurs bases: comme leurs aisselles se réunissent pour former de petits vases ovales qui ramassent & retiennent les eaux des pluies! Remarquez-vous comme elles sont placées par étages dans

dans des directions différentes, afin que toutes puissent également se remplir d'eau; & comme sa tige est quarrée, afin qu'elle puisse être saisie plus fermement par les pattes des oiseaux, à qui cette large fleur toute remplie de graines fournit une excellente nourriture. Ma bonne Maman, feroit-il donc possible que celui qui a créé cette immensité d'êtres de toutes les espèces, s'occupa ainsi en particulier du bien-être de chacun d'eux? Qu'il doit être puissant & bon, celui qui est capable de tant de soins! — Et cependant, mon enfant," dit Madame Rosa, " il est des hommes qui dans l'égarement de leur esprit & la corruption de leur cœur, nient cette providence qui veille sur tous les êtres d'une maniere si admirable; & qui attribuent tout au hazard.— Est-il possible," dit Victor qui avoit quitté son ouvrage pour venir entendre la conversation, " qu'il existe des hommes assez aveugles pour cela? Qu'ils viennent ici,

ici, & il n'y aura pas une seule de ces plantes qui ne leur crie qu'ils se trompent, & qui ne leur reproche leur ingratitude." Puis tirant Madame Rosa du côté de la portion de jardin qu'il cultivoit :— "Pourroient-ils," continua-t-il, "fixer les yeux sur ce beau Lis qui élève si magnifiquement sa tête au milieu de ces herbes, & dont la fleur plus blanche que la neige est réfléchie dans ce ruisseau, sans qu'une voix leur dît au dedans d'eux-mêmes ; *tu te trompes.* Voyez ma bonne Maman, comme sa blancheur incomparable est relevée par ces petits animaux rouges & noirs qui viennent chercher un azyle dans sa corolle ! Mais je voudrois surtout leur montrer cette rose : voyez comme elle a l'air de sortir de la fente de ce rocher humide : comme elle brille sur sa propre verdure ; & avec quelle grace le vent la balance sur sa tige hérisse d'épines ! Les gouttes de la rosée du matin qui sont encore sur ses feuilles brillent

brillent comme des diamants : & ces mouches vertes posées sur la fleur, n'en relevent-elles pas la beauté & l'éclat ! — Qu'il est bien vrai, mes enfans," reprit Madame Rosa, " que s'ils pouvoient mettre de côté leur prévention, imposer silence à leurs passions, le spectacle de la nature auroit bientôt convaincu leur esprit, & persuadé leur sentiment ! . . . Sans doute, ces fleurs que vous venez de décrire d'une maniere si intéressante, offrent des merveilles dignes d'attirer toute notre attention ; mais ce n'est encore là qu'un petit échantillon des richesses admirables & infinies de la nature. Quelle immense quantité d'individus composent le regne végétal ; tous avec des propriétés & des formes différentes ! Les rochers, les marais, les vases, les sables enfin, produisent des plantes qui leur sont propres ; & les écueils de la mer même sont fertiles. Qui pourroit décrire toutes leurs variétés, dépeindre toutes leurs figures ?

Que

Que de berceaux, de voutes, d'avenues,
de pyramides de verdure chargées de
fruits, offrent de ravissantes habitations !
Que d'heureuses républiques vivent
sous leurs tranquilles ombrages ! Que
de banquets délicieux y sont préparés !
Rien n'est perdu. Les quadrupedes en
mangent les tendres feuillages, les oï-
feaux les semences, d'autres animaux
les racines & les écorces. Les insectes
en ont pour ainsi dire la desserte : leurs
légions infinies sont armées de toute
sorte d'instrumens pour la recueillir.
Les Abeilles ont sur leurs cuisses des
cuillères garnies depoils pour ramasser
la poussiere de leurs fleurs ; les mouches
des pompes pour en sucer la sève, les
vers enfin, divers instrumens pour en
réduire en poussiere les parties les plus
solides, & les fourmis des pinees pour
en emporter les débris. . . . C'est, ainsi,
mes enfans, que tout est en harmonie dans
la nature, & que tout enfin a un but, &
les moyens nécessaires pour y arriver.

Et

Et si la petite partie qu'il nous est donné de pouvoir envisager annonce tant de sageffe, que feroit-ce si l'ensemble du tout nous étoit manifesté ! ”

Avec quel intérêt Victor & Amédé n'écoutoient-ils pas leur Maman. Un vaste champ d'obſeruations venoit de se développer devant eux, & ils se promirent bien que non seulement ils foigneroient leurs plantes, mais encore qu'ils remarqueroient les différentes espèces d'animaux qui viennent chercher dans elles un réſuge & la nourriture.

Ils continueroent de travailler jusqu'au moment où la cloche les avertit qu'il étoit temps de diner; & je n'ai pas besoin de dire qu'ils mangerent avec appétit.

Il eft quatre heures c'eſt le moment indiqué pour la promenade. Mais comme il étoit trop tôt pour fe rendre directement au pied du chataigner, Madame Rosa prit le chemin qui mene au lac, dans le dessein de fe rendre à Laken

ken en suivant ses bords, & de remonter de là à la ferme.

A mesure que nos promeneurs descendent, le plus beau spectacle se développe insensiblement devant eux. Le superbe lac de Zurich, dont une petite portion seulement se laisse appercevoir à travers les arbres depuis leur maison, s'agrandit à chaque pas ; ils découvrent successivement les villes, les villages & les campagnes dont ses rives sont garnies. En face se présente Rapersheville ; rien n'est plus pittoresque que cet immense pont de bois qui traverse cette extrémité du lac : à gauche Laken, à droite Richtersheville, dont la vue rappelle tout de suite le souvenir de l'homme savant, humain & vertueux qui l'habite ; à l'extrême enfin, l'on apperçoit Zurich dans le lointain, qui par sa position & sa grandeur, semble réclamer la propriété de ce superbe bassin.

La

La contemplation de ce tableau, réunie aux recherches botaniques & à l'observation de quelques plantes, occupa toute la promenade ; & ils arrivèrent à la ferme justement au moment indiqué pour le rendez-vous.

Au même instant Lodoïk arrive de sa promenade solitaire. Il venoit de se livrer à la méditation & d'élever son ame vers son auteur. Aussi sa contenance a-t-elle quelque chose de plus majestueux qu'à l'ordinaire. Le feu de la charité divine brille dans ses yeux, & l'on remarque sur son visage cette sérénité & ce calme que peut donner seul le sentiment d'une bonne conscience. A peine paroît-il dans la cour, que tout le monde l'environne, & Victor & Amédé ne permettent pas que personne soit plus près de lui qu'eux. Il donne sa main anx ans, il embrasse les autres. Ses yeux se fixent avec intérêt sur Madame Rosa : — “ Je m'étois mis

mis en chemin," dit-il, "pour aller vous voir, mon amie, mais ayant rencontré un pauvre vieillard qui s'étoit laissé tomber, je l'ai aidé à se relever, & je lui ai donné le bras pour l'accompagner chez lui, ce qui m'a obligé de revenir sur mes pas." Madame Rosa ne lui répond qu'en lui serrant la main . . . Enfin Lodoïk est presque porté au pied du chataignier. Il s'affied, tout le monde prend sa place, & il se fait un profond silence.

Le cœur de Lodoïk est si plein qu'il est un moment sans pouvoir parler; en suite il commence ainsi :

" Je puis maintenant me former une idée du bonheur dont nous jouirons dans la vie future, parce que mon ame éprouve dans ce moment. O mes amis, est-il rien qui puisse égaler les délicieuses sensations qu'éprouvent les ames vertueuses, dans la communication réciproque de cette charité pure qui les unit & n'en forme qu'une seule fa-

mille. Il semble que les formes matérielles, les signes extérieurs, n'existent plus, ou du moins, sont devenus inutiles, & l'on croiroit que les ames se communiquent immédiatement. Oh ! combien sont foibles, en comparaison, tous les liens qui unissent ordinairement les hommes ! Que ceux du sang sont légers ! comme toutes les amitiés vulgaires disparaissent. L'on passe vingt ans de sa vie ensemble, les surfaces se frottent, se heurtent souvent, & l'on se sépare sans que les ames se soient touchées. Mes enfans, dans quelques années, vous n'en fairez que trop l'expérience.

“ Mais revenons à notre sujet. Je vous ai fait envisager hier combien il vous importoit de soigner votre corps, & je vous ai indiqué les moyens de le conserver en bonne santé. Vous rappelez-vous bien tout ce que je vous ai dit à ce sujet ? — Oui, notre cher Papa,” répondirent-ils tous. — “ Et bien,” continua-

tinua-t-il, " vous devez vous ressouvenir aussi que je vous ai dit qu'il ne suffissoit pas de se bien porter pour être heureux ; que dans notre corps habitoit une ame invisible, qui est dans nous, ce qui pense, sent, se réjouit, s'afflige, ce qui est enfin heureux ou malheureux, & que par conséquent il vous importoit encore plus, pour votre bonheur, de conserver vos ames faines & en bon état ? — Nous nous le rappellons bien," dirent les enfans. " Je vais donc," continua Lodoïk, " vous apprendre comment vous devez soigner vos ames.

" La santé de l'ame consiste à posséder des connaissances utiles, à être pure & exempte de tout vice, & à aimer à faire le bien & pratiquer la vertu. Je comprends, mes enfans, que ceci a besoin de développement pour vous, je vais donc tâcher de vous le rendre le plus intelligible qu'il me sera possible.

" Je dis que l'ame pour se bien porter, doit premièrement tâcher d'acqué-

rir toutes sortes de connoissances utiles ; c'est-à-dire qu'elle doit apprendre toutes sortes de choses capables de faire à l'avenir ses délices. Une ame stupide & ignorante, goute bien peu de plaisirs dans ce monde ; mais une ame sage & bien instruite ne peut jamais manquer d'occasions de s'amuser. Je pourrois vous prouver cette vérité par plus d'un exemple de personnes vivantes. Je me rappelle entre autres, que lorsque j'étois au college, j'avois deux camarades de chambre qui étoient freres ; mais jamais deux freres ne furent plus differens de caractère. Le cadet brûloit du desir d'apprendre, étoit attentif aux leçons vouloit connoître à fond tout ce qu'il voyoit & entendoit & enfin, oublioit souvent le boire & le manger, pour s'entretenir avec des personnes d'esprit, avec qui il pût apprendre quelque chose de bon. L'ainé, au contraire, étoit si paresseux & si triste aux leçons, qu'il avoit toujours l'air d'y assister malgré lui.

lai. Tant qu'elles duroient, il ne cef-
soit presque de bailler ou de jouer sous
la table, & il ne donnoit aucune atten-
tion à ce que disoit le maître. Hors
des leçons il ne connoissoit d'autres
plaisirs que ceux de boire, manger &
dormir. Eh ! que croyez-vous qu'ils
soient de venus l'un & l'autre ? Charles,
c'étoit le nom du cadet, devint de jour
en jour plus savant, plus aimé & plus
heureux. Au contraire son frere George
devint plus stupide & plus malheureux.
Lorsque nous allions à la promenade,
le curieux Charles trouvoit partout milles
objets d'amusement, parcequ'il exami-
noit tout soigneusement. Tantôt, il
considéroit une fleur, un arbre, & il se
rappelloit alors ce que le maître lui avoit
dit sur les merveilles de la végétation
des plantes & des arbres ; tantôt, il con-
temploit le ciel, & étoit ravi de savoir
ce que c'étoit que l'air & les nuages ;
ce qui cause la pluie, la rosée, les vents,
& leurs utilités particulières ; tantôt

s'asséyant à l'ombre d'un arbre épais, il nous lisoit quelqu'histoire intéressante, dans un livre qu'il avoit eu soin d'apporter. George, au contraire, se promenoit tristement, & ne remarquoit rien de tout ce qui l'environnoit, parcequ'il n'avoit acquis des connoissances surrien. Et comme il est impossible de rester absolument sans rien faire, il ne manquoit jamais de chercher à faire quelques querelles ; & il devint à un tel point insupportable, que nous fûmes enfin obligés, avec la permission du maître, de le bannir entièrement de notre société, pour n'avoir plus rien à démêler avec lui. Tous deux ont restés toute leur vie tels qu'ils étoient alors. George propre à rien au monde, ne sachant à quoi s'occuper, toujours de mauvaise humeur, à charge enfin à lui-même & aux autres ; Charles au contraire, savant, aimable, bien venu partout, étoit recherché & aimé de tout le monde. George radotoit déjà avant

trente ans; mais Charles vit encore à cette heure aussi frais que moi, quoique plus agé.

“ Ah! notre cher ami,” s’écria la fermière en l’interrompant, “ je commence à comprendre ce qui fait que vous êtes toujours si content; c’est que vous avez beaucoup appris, & que vous avez par conséquent plus d’objets d’intérêt & d’amusement.

“ Il faut vous avouer franchement,” reprit Lodoïk, “ que je n’aurois pas eu la moitié autant de plaisir dans ma vie, si j’avois moins étudié dans ma jeunesse. Mais l’étude seule ne suffit pas. Pour que nos ames soient bien portantes & heureuses, mes chers amis, il faut encore les conserver pures & exemptes de tout vice.

On appelle *vice*, mes enfans, tout ce qui peut nuire à nous mêmes & aux autres. La désobéissance, par exemple, est un vice; car il arrive presque toujours que nous nous portons préju-

dice à nous mêmes, lorsque nous desobéissons à nos supérieurs; sans parler des conséquences plus éloignées, qu'arrive-t-il alors? Non seulement on nous punit, mais même on cesse de nous aimer; & quand un enfant n'est plus aimé de ses parens & de ses maîtres, il est bien à plaindre. Querelle, injurier, battre, tout cela s'appelle vice, par ce que nous attirons par là des chagrins à nous & aux autres: car personne ne veut se laisser injurier & battre impunément; & ceux qui se laissent emporter à ces excès, finissent par être regardés comme une peste que tout le monde fuit. Commencez-vous à comprendre, mes enfans, ce que c'est que vice?— Oh! oui, cher papa," s'écrierent-ils, " nous le comprenons bien; le vice est ce qui peut nuire à nous mêmes & aux autres.

Fort bien, mes chers amis, vous avez été bien attentifs. Et savez vous à présent comment s'appelle le contraire du vice;

vice; je veux dire une conduite qui puisse nous rendre heureux, nous & les autres? C'est ce qu'on nomme *vertu*.

A présent mes chers enfans, parceque je suis plus agé que vous, & que j'ai beaucoup plus d'expérience, vous devez croire sur ma parole que toute action vicieuse rend notre ame malade, foible & misérable; toute action vertueuse, au contraire, la rend saine, forte & joyeuse. Vous pouvez déjà le savoir en partie par votre propre expérience. Car, convenez-en, quand vous avez fait quelque chose qui vous étoit défendu, vous n'étiez, pas si à votre aise, que lorsque vous aviez fait quelque chose de bien. C'étoit déjà une marque que votre ame n'étoit pas alors en bon état. Si vous aviez continués de faire du mal, la maladie de votre ame auroit empirée; vous seriez devanu de jour en jour plus mécontents de vous-mêmes; & mille choses qui vous font aujourd'hui

d'hui plaisir, auroient cessées d'avoir pour vous le moindre agrément.

Car, mes enfans, il en est de cette maladie de l'ame, comme de celles du corps; elle ne vient pas tout-à-coup, mais elle s'aggrave peu-à-peu, & devient chaque jour plus sensible. Si, par exemple, nous avons mangé quelque chose de mal fain, nous ne ressentons d'abord aucune douleur; ce n'est que quelques heures après, peut-être même le lendemain, que le mal-aise & les douleurs se font sentir. Je suppose qu'alors, au lieu de prendre les remedes nécessaires, vous mangiez encore de ces mêmes alimens qui ont derangé votre santé; qu'arriveroit-il? Le mal augmenteroit, jusqu'à ce qu'enfin il deviendroit incurable. Il en est de même de l'homme qui fait une mauvaise action; peut-être son ame n'éprouve-t-elle pas d'abord une grande peine; mais s'il ne se hâte pas de se repentir de tout son

son cœur, ou s'il est même assez infensé pour la réitérer, tôt ou tard elle sera infailliblement suivie du plus grand chagrin pour lui.

Si, par exemple, quelqu'un de vous, he, Dieu l'en préserve! concevoit de la jaloufie, ou se mettoit en colere contre son frere, parce qu'il lui seroit arrivé quelque bien, à l'instant où la jaloufie & la colere s'empareroient de lui, il ne seroit déjà pas fort content. Si cependant il reconnoissoit aussitôt sa faute, qu'il en demandât pardon à son frere, & se gardâ à l'avenir de tomber dans la même foibleesse, il seroit encore possible de guérir la plaie de son ame; mais si dans toutes les occasions pareilles il s'abandonnoit de nouveau à la jaloufie & à la colere envers les autres, je puis vous assurer que toute sa vie il seroit malheureux.

Vous avez lu dans la bible, mes chers enfans, l'histoire de Caïn. Il est un exemple bien frappant de ce que je viens

de vous dire. Il s'étoit fâché plusieurs fois contre son frere, le bon Abel, parce que Dieu & ses parens l'avoient pris plus en amitié qu'e lui, à cause de ses vertus. Depuis ce temps Caïn ne pouvoit presque plus jouir d'une heure de bien-être sur la terre. Il avoit toujours le bonheur de son frere devant les yeux, & à chaque instant son cœur en étoit de plus en plus navré. Sans cesse il cherchoit des occasions de querelles, quoiqu'Abel ne lui fit aucun mal. Vous savez, mes enfans, jusqu'où il poussa la méhanceté. La colere l'ayant rendu frénétique, le malheureux trempa ses mains dans le sang de son frere devenu criminel & un objet d'horreur, il se vit réduit à errer seul par toute la terre. Si la premiere fois qu'il se fâcha contre son frere, quelqu'un lui eût prédit que cela lui arriveroit, assurément il n'auroit pas voulu le croire. Cependant voilà ce qui arrive toujours, mes chers enfans, quand on ne

ne résiste pas au mal dès le commencement. Malheur à nous, s'il prend une fois racine dans notre cœur ! Le retour à la vertu finit par devenir presqu'impossible ; & alors, adieu le bonheur ! Telles qu'une boule de neige qui roulant du haut d'une montagne, grossit, & accélère sa chute à mesure qu'elle avance, nos passions vicieuses se fortifient & deviennent insurmontables à mesure que nous les satisfaisons, & que nous avançons en âge. Encore une fois, mes bons enfans, soyez en garde contre le mal dès son commencement, ou, quand vous avez commis une faute, gardez-vous de la commettre une seconde fois ; autrement c'en est fait de votre vertu, c'en est fait de votre bonheur. Oh ! puissé-je graver ceci dans vos cœurs en lettres d'or !

C'est donc en apprenant avec application ce qu'on vous enseigne, & en vous préservant de tout vice, que vous procurerez

procurerez la santé & le bien-être à votre ame.

Mais, mes enfans, vous avez aussi un corps qui exige des soins & des alimens. Je n'ai pas besoin, je crois, de vous dire que c'est un malheur, que d'avoir faim & soif, de manquer d'habits, de lit, de demeure. Vous le savez tous, sans doute, il y a long-temps. Mais d'où avez-vous toutes ces choses? A présent que vous êtes encore petits, vos parens y pourvoient; mais quand vous ne les aurez plus, & que personne ne prendra soin de vous, où prendrez vous tout ce qui sera nécessaire pour votre subsistance & pour vos plaisirs? Vous direz peut-être: nos parens nous laisserons de quoi vivre. Mes enfans, jetez les yeux autour de vous, & voyez combien cette espérance est incertaine. Des milliers d'êtres avoient fait le même calcul; & des milliers d'êtres se sont tout-à-coup vus réduits à la dernière misere. Mais je suppose que vos espérances

rances ne soient point trompées, & qu'en effet vos parens vous laissent une grande fortune ; combien de temps vous dureroit-elle, si vous n'aviez appris à la ménager ? Il n'est, mes chers enfans, qu'un moyen sûr de se préserver de la pauvreté ; c'est d'apprendre à gagner soi-même sa subsistance, & à user avec économie de ce qu'on a acquis. L'économie est une vertu indispensable ; car qui ne fait pas ménager son bien, quelque riche qu'il soit, se ruine à la fin ; & tomber dans la pauvreté par sa faute, c'est un grand malheur.

Celui qui est tombé dans la misere fans qu'il y ait de sa faute, trouve toujours des personnes compatissantes qui s'intéressent à lui. L'homme qui est né de parens pauvres, fait se conformer à son état, parce qu'il y est accoutumé dés l'enfance, & qu'il a appris à travailler pour les autres. Mais lorsqu'on a eu une fortune, & que soit dissipation, soit négligence, on devient pauvre, alors on

on est vraiment malheureux & à plaindre. On n'aime pas à assister celui qui s'il l'avoit voulu, auroit pu se dispenser de mendier; on ne le prend même qu'avec répugnance à son service, quelque habile qu'il puisse être; car on pense toujours, & avec raison, que celui qui à été négligent, ou dissipé dans ses propres affaires, le sera aussi dans celles des autres.

Un homme né dans la pauvreté, ou tombé dans la misere par des malheurs qu'il ne pouvoit détourner, s'il est intelligent, que son caractere soit recommandable & qu'il soit d'une probité sure, est souvent plus recherché & plus estimé qu'un homme riche, mais moins honnête. On a plus de confiance en lui, on le consulte plus volontiers & on recherche son amitié, parce que quoique pauvre, l'on peut profiter de sa probité & de ses lumieres; mais au contraire, par tout on n'a que du mépris, je dirai presque de l'aversion, pour l'indigent qui

qui s'est rendu pauvre par sa mauvaise conduite, lorsqu'il auroit pu se soutenir honorablement, car c'est par sa faute qu'il ne peut plus se rendre utile par ses richesses. On ne lui confie rien, parce qu'on fait par expérience combien il a mal administré sa propre fortune. On n'attend de lui aucun bon conseil, puisqu'il s'est conduit si imprudemment lui même; & comme il ne peut être utile qu'en proportion de la force de ses membres, on ne l'estime pas beaucoup plus qu'un cheval ou un bœuf. Voyez, mes enfans, combien il importe d'être sage, & d'user avec modération & ménagement de la fortune qu'il a plu à la providence de nous donner.

Mais gardez-vous bien, mes enfans, de confondre l'économie avec l'avarice: la premiere est une vertu, la seconde est un vice qui nous rend méprisables & presque toujours malheureux. Quelque quantité d'or & de propriété que possède

un avare, il ne sauroit jamais être appellé riche à juste titre. Car, est-il riche, celui qui vit dans la privation de tout; qui passe ses jours & ses nuits à chercher quelques nouveaux moyens d'augmenter son or, & qui ne peut voir sortir un denier de sa bourse, sans que son ame en soit déchirée? Est-il riche enfin, celui qui peut voir l'indigent sans le soulager, & qui peut préférer le honteux plaisir d'ajouter quelques onces de plus au poid de son coffre fort, à la douce jouissance d'essuyer les larmes du malheureux, & de faire renaître le sourire sur un visage que le besoin a creusé, & sur lequel l'infortune a tracé de mélancoliques empreintes. O mes enfans! ils ignorent les plus doux plaisirs, les plus délicieuses sensations de la vie! Vous avez souvent entendu répéter que la richesse ne contribuoit pas au bonheur; cela est vrai, parce que ceux qui la possèdent ignorent presque toujours le vrai moyen d'en jouir. Mais celui

celui qui, au lieu d'élever des obélisques, de bâtir des palais, de faire sculpter à grands frais des statues, &c. froids monuments qui retourneront à la poussière dont ils sont sortis, avant d'avoir procuré un seul instant de jouissance à l'illustre ennuyé dont ils ont à peine attiré une fois les regards ; mais celui, qui a préféré vivre modestement, & verser son superflu dans le sein des indigens ; celui qui ne voit répandre autour de lui que les larmes de la joie & de la reconnoissance, dont on ne parle jamais sans le bénir & que les pauvres enfin appellent leur pere, les malheureux leur ami, sa richesse n'a-t-elle pas réellement contribué à le rendre heureux !

J'avois autrefois un ami, mais un ami véritable qui connoissoit bien le secret d'augmenter ses jouissances & de se créer de nouveaux plaisirs. C'étoit à Paris qu'il vivoit, & nous avions coutume de passer presque toutes nos soirées dans

dans la même maison. J'étois toujours frappé de lui voir l'air si heureux & content ; & lorsque je lui en demandois la raison, il riait, & me répondoit ; n'avez-vous pas trouvé la comédie bien gaie, ou l'opéra bien intéressant ? Un jour j'étois extrêmement triste, & je crois même, un peu de mauvaise humeur de voir mon ami si content. Il s'en apperçut ; & comme nous sortions pour nous retirer, Lodoïk, me dit-il, je veux vous accompagner chez vous ; nous logions dans la même rue, & il avoit coutume souvent de passer une heure à causer avec moi, avant d'aller se coucher. Il vient avec moi, monte dans mon appartement, & nous étions tous les deux assis auprès du feu : Lodoïk, me dit-il, il est temps maintenant que je vous dise mon secret. Tant que je vous ai vu content de vos jouissances, je vous ai dissimulé la source des miennes, mais aujourd'hui, vous allez lire dans le fond de mon cœur & je n'aurai

n'aurai rien de caché pour vous. En disant ces mots, il se leve, fait le tour de la chambre regardant avec soin si personne n'écoute, puis il revient à sa place, & mettant la main sur mon genou, il me dit à demie voix :—Vous avez laissé aujourd'hui six francs à la porte de l'opéra, & moi je les ai donné à une famille honnête & vertueuse, mais indigente, & infortunée & pendant le temps que vous entendiez chanter, & exprimer des sentimens souvent hors de la nature, & toujours joués, j'étois dans un quatrième étage, effuyant les larmes des malheureux, & recevant les bénédictions de six enfans, d'un pere & d'une mere & d'un grand pere vieillard infirme & malade, que je suis assés heureux de pouvoir préserver de l'indigence & de la misere, en leur donnant régulièrement l'argent que je destine à mes plaisirs & à mes récréations.— Frappé & interdit, je suis quelques momens sans pouvoir prononcer une parole &

il

il me sembloit qu'on venoit de tirer de devant moi le voile de l'illusion enfin revenu de mon étonnement : — Mon ami, lui dis-je, je devois aller demain à la comédie Françoise & y conduire Madame de Floreville, mais avant midi elle recevra mon excuse, & je vous prie de me permettre de réunir l'argent que je destinois pour payer le spectacle à celui que vous employez d'une manière si intéressante. — De tout mon cœur, répondit-il, mais c'est à condition que vous consentirez aussi à partager mes plaisirs : trouvez-vous de main à six heures sous la grande allée du Luxembourg, & je vous prendrai là pour vous conduire chez mes amis. En même temps il se leve & me quitte, en me souhaitant une bonne nuit. Je restai long-tems vis-à-vis de mon feu, absorbé dans mes réflexions, & le peu de mots de mon ami avoient tellement fait impression sur moi, que je ne pouvois m'empêcher d'avoir honte, en pensant

sant à la maniere dont j'avois jusqu'à ce moment cherché à acheter des ombres de plaisirs tendis qu'il m'étoit si facile de m'en procurer à moins de frais & sans tant de peine de réels & bien plus faits pour une ame raisonnable & sensible. Ce moment fut décisif & il s'ouvrit pour moi une source de jouissance qui n'a jamais tarie ; elle a fait la consolation de ma vie jusqu'à ce moment, & elle m'accompagnera jusqu'à mon dernier soupir. Le lendemain, je fus exact au rendez-vous, mon ami y arriva un peu plus tard qu'il n'étoit convenu. Il avoit été le matin voir cette pauvre famille dont il prenoit soin, dans le dessein de la prévenir sur ma visite ; il avoit trouvé le vieillard extrêmement malade & tous les enfans dans la désolation. Sans perdre un moment il avoit été chercher un médecin de ses amis, par le secours duquel le vieillard fut bientôt remis dans son état ordinaire, il ne lui restoit plus que de la foiblesse

foiblette & mon ami venoit justement de lui commander un bon bouillon pour le soir. Après m'avoir raconté en peu de mots ce que je viens de dire, pour s'excuser de m'avoir fait attendre; ne perdons pas de temps, Lodoïk, me dit-il, il est tard, ces bonnes gens seroient inquiets, s'ils ne nous voyoient pas arriver. Nous nous acheminons, & après avoir à peu près marché vingt minutes nous entrons dans une petite rue qui donne dans celle de la harpe & nous montons dans une obscurité presque complète jusqu'à un quatrième étage. Comme nous approchons de la porte, nous entendons une voix douce & mélodieuse qui chantoit un cantique. Mon ami s'arrête pour écouter, puis il se presse d'entrer, en disant, "Dieu merci, tout va bien." La porte s'ouvre. Quel spectacle! à peine ai-je fait quelques pas dans la chambre, que je vois mon ami entouré & pressé de maniere qu'il ne peut avancer. Trois petits enfans tiroient

tiroient les pans de son habit, en l'appellant leur bon papa : le pere & la mere fondent en larmes, & le nomment leur ange tutélaire : deux grands garçons & une grande fille le bénissent en se jettant à ses genoux ; enfin dans l'enfoncement de la chambre, le vénérable vieillard se souleve comme il peut de son lit, & élève les mains vers le Ciel, en signe de remerciement & de reconnaissance. O mes chers enfans ! qui pourroit décrire une pareille scene ? pour moi, je n'entreprendrai pas de vous la rendre, tout ce que je pourrois vous dire, seroit trop au dessous de la réalité. Ce spectacle m'a tellement frappé, que quoiqu'il se soit écoulé plus de vingt ans depuis cette époque, il me semble, lorsque j'y pense, qu'il est encore présent devant mes yeux : je vois la chambre, les meubles, leur disposition, le lit où reposoit le respectable vieillard, la table enfin sur la quelle étoit posée une bible qu'il lissoit dans

le moment où nous sommes entrés, je passai toute la soirée au milieu de cette intéressante société, & je puis dire que j'y éprouvai des sensations qui ne peuvent se décrire, & dont on ne peut se faire d'idée, si on ne les a éprouvées soi-même.

Maintenant, mes enfans, j'en appelle aux sentimens de votre cœur : croyez-vous qu'il ne vaille pas la peine d'être économe pour se procurer de pareilles jouissances ? Comprenez moi bien, en vous engageant à ne pas dépenser plus qu'il ne faut, je ne veux pas non plus que vous dépensiez moins. En général, c'est le rang, c'est la place que vous occupez dans la société, qui doivent vous régler à cet égard. Mais ne retrenchez jamais rien du salaire de l'artisan qui l'a bien gagné ; & n'attendez pas pour le lui donner, qu'il soit obligé de vous le demander. Que dis-je, faites plus encore, que vos procédés bons & délicats l'encouragent,

en

en lui prouvant que votre estime n'est pas seulement réservée pour les gens qui ne font rien, & qu'êtret occupé & utile, n'est pas, comme il n'arrive que trop souvent dans le monde, un titre à vos mépris.

Si vous avez un jour des domestiques, souvenez-vous que non seulement vous leur devez un gage raisonnable, mais qu'il est encore de votre devoir de leur donner ce qui est nécessaire pour leur conserver la santé, les faire vivre heureux suivant leur condition, & ne pas les mettre dans la nécessité de vous tromper. Cependant, ne croyez pas vous être acquittés envers eux, lorsque vous leur avez donné de l'argent: l'homme, qui reçoit les soins & les services d'un autre homme, contracte envers lui une dette qu'il ne peut payer que par la bonté & la délicatesse de ses procédés. Et c'est là le véritable salaire que tous les bons domestiques prisent au-delà de l'or, & que les bons maîtres

ne leur refusent jamais ; car, se mettant souvent dans leur position, ils n'oublient pas que, si l'ordre distributif de la société les a placés ainsi, ils ont cependant une ame immortelle comme eux, & qu'ils sont respectables, s'ils remplissent leurs devoirs en honnêtes gens.

Mes amis, ne perdez jamais de vue l'idée, que celui qui vous fert, est peut-être bien plus grand que vous aux yeux de Dieu Homme vain & fri-vole, apprenez de moi que ce domesti-que que vous traitez avec tant de hauteur & de mépris, est peut-être, par sa vertu, un objet de vénération pour les anges.

Mes enfans, souvenez-vous que dans toutes les classes, il y a des ames sensibles & vertueuses ; & souvent elles sont moins rares dans celle que nous appelons inférieure. Combien de gens tra-vailtent sans relache depuis l'aube du jour, jusqu'à la nuit, l'un, pour être en

en état de soutenir un pere infirme & malade, l'autre, pour nourrir & entretenir de petits enfans, hors d'état de pourvoir eux même à leur subsistance, ni de travailler pour gagner leur vie. Ceci me rappelle justement une histoire extrêmement intéressante, que je vous ai promis plusieurs fois de vous raconter: elle est tout-a-fait analogue au sujet que nous traitons; & puisqu'elle est revenue dans ma mémoire, je veux vous la rapporter. Je suis sûr qu'elle vous intéressera. C'est un fait arrivé réellement, & attesté par des autorités qui ne sauroient être revoquées en doute.

Après s'être arrêté quelques momens pour se reposer, & boire un verre de lait tout frais que lui apporta la fermiere, il poursuivit ainsi.

Un jeune homme, nommé Robert, attendoit sur le rivage, à Marseille, que quelqu'un entrât dans son batelet. Un inconnu s'y place; mais un instant après,

il se préparoit à en sortir, malgré la présence de Robert, qu'il ne soupçonneoit pas d'en être le patron. Il lui dit que, puis que le conducteur de cette barque ne se montre pas, il va passer dans une autre. " Monsieur," lui dit le jeune homme, " celle ci est la mienne; voulez vous sortir du port?" — " Non, il n'y a plus qu'une heure de jour: je voulois seulement faire quelques tours dans le bassin, pour profiter de la fraicheur & de la beauté de la soirée. Mais vous n'avez pas l'air d'un marinier, ni le ton d'un homme de cet état." — " Je ne le suis pas en effet; ce n'est que pour gagner de l'argent que je fais ce métier les dimanches & fêtes." — " Quoi! avare à votre age! cela dépare votre jeunesse, & diminue l'intérêt qu'inspire d'abord votre heureuse phisionomie." — " Ah! Monsieur, si vous saviez pourquoi je désire si fort gagner de l'argent, vous n'ajouteriez pas à ma peine celle de me croire un caractère si bas." — " J'ai pu vous

vous faire tort; mais vous ne vous êtes point expliqué. Faisons notre promenade, & vous me conterez votre histoire.”—L'inconnu s'affied. “Eh bien!” poursuivit-il, “dites moi quels sont vos chagrins: vous m'avez disposé à y prendre part.”—“Je n'en ai qu'un,” dit le jeune homme, “celui d'avoir un pere dans les fers, sans pouvoir l'en tirer. Il étoit courtier dans cette ville: il s'étoit procuré par ses épargnes, & par celles de ma mere dans le commerce des modes un interêt sur un vaisseau en charge pour Smyrne. Il a voulu veiller lui même à l'échange de sa pacotille, & en faire le choix. Le vaisseau a été pris par un corsaire, & conduit à Tétuan, où mon malheureux pere est esclave avec le reste de l'équipage. Il faut deux mille écus pour sa rançon; mais comme il s'étoit épuisé afin de rendre son entreprise plus importante, nous sommes encore bien éloignés d'avoir cette somme: cependant

ma mere & mes sœurs travaillent jour & nuit; j'en fais de même chez mon maître dans l'état de joaillier que j'ai embrassé & je cherche à mettre à profit, comme vous voyez, les dimanches & fêtes. Nous nous sommes retranchés jusque sur les besoins de première nécessité: une seule chambre forme tout notre logement. Je croyois d'abord aller prendre la place de mon pere, & le délivrer en me chargeant de ses fers. J'étois près d'exécuter ce projet, lorsque ma mere, qui en fut informée, je ne sais comment, m'assura qu'il étoit aussi impraticable que chimérique, & fit défendre à tous les capitaines du Levant de me prendre sur leur bord." — "Et recevez vous quelquefois des nouvelles de votre pere? Savez vous quel est son patron à Tétuan, quels traitemens il y éprouve?" — "Son patron est intendant des jardins du roi; on le traite avec humanité, & les travaux, aux quels on l'emploie, ne font pas

pas au dessus de ses forces; mais nous ne sommes pas avec lui pour le consoler & pour le soulager. Il est éloigné de nous, d'une épouse chérie, & de trois enfans qu'il aima toujours avec tendresse.”—“Quel nom porte-t-il à Tétuan?”—“Il n'en a pas changé, il s'appelle Robert comme à Marseille.”—“Robert chez l'intendant des jardins?”—“Oui, Monsieur.”—“Votre malheur me touche; mais d'après vos sentimens, qui le méritent, j'ose vous présager un meilleur sort, & je vous le souhaite bien sincèrement.” En jouissant du frais, l'inconnu voulut se livrer à la solitude, & dit à Robert: “Ne trouvez pas mauvais, mon ami, que je sois tranquille un moment.”

Lorsqu'il fut nuit, Robert eut ordre d'aborder; alors l'inconnu sort du bateau, lui remet une bourse entre les mains, & sans lui laisser le temps de le remercier, s'éloigne avec précipitation. Il y avoit dans cette bourse huit doubles

louïs en or, & dix écus en argent. Une telle générosité donna au jeune homme la plus haute opinion de celui qui en étoit capable; mais ce fut en vain qu'il fit des efforts pour le rejoindre, & lui en rendre graces.

Six semaines après cette époque, cette famille honnête, qui continuoit sans relâche à travailler pour completer la somme dont elle avoit besoin, prenoit un dinner frugal, composé de pain & d'amandes sèches. Elle voit arriver Robert le pere, très proprement vêtu, qui la surprend dans sa douleur & dans sa misere. Qu'on juge de l'étonnement de sa femme & de ses enfans! qu'on juge de leur joie & de leurs transports! Le bon Robert se jette dans leurs bras, & s'épuise en remerciement sur les cinquante louïs qu'on lui a comptés en s'embarquant dans le vaisseau, où son passage & sa nourriture étoient acquittés d'avance, sur les habilemens qu'on lui a fournis, &c. Il ne fait comment reconnoître

connoître tant de zèle, tant d'amour. Une nouvelle surprise tenoit cette famille immobile : ils se regardoient les uns les autres. La mère rompt le silence : elle imagine que c'est son fils qui a tout fait. Elle raconte à son mari comment, dès l'origine de son esclavage, il a voulu aller prendre sa place, & comment elle l'en ait empêché. " Il falloit six mille livres pour la rançon. Nous en avions," lui dit-elle, " un peu plus de la moitié, dont la meilleure partie étoit le fruit de son travail. Il aura trouvé des amis qui l'auront aidé."

Tout à coup rêveur & taciturne, le père paroît consterné : puis s'adressant à son fils : " Malheureux ! qu'a-tu fait ? Comment puis-je te devoir ma délivrance sans la regretter ? Comment pouvoit-elle rester un secret pour ta mère, sans être achetée au prix de ta vertu ? à ton âge, fils d'un infortuné, d'un esclave, on ne se procure point naturellement les ressources qu'il te faut.

loit. Je frémis de penser que l'amour filial t'a rendu coupable. Rassure moi, sois vrai, & mourons tous si tu as pu cesser d'être honnête." — " Tranquillisez-vous, mon pere: votre fils n'est pas indigne de ce titre, ni assés heureux pour avoir pu vous prouver combien il lui est cher. Ce n'est point à moi que vous devez votre liberté: je connois notre bienfaiteur. Souvenez-vous, ma mere, de cet inconnu qui me donna sa bourse: il me fit bien des questions. Je passerai ma vie à le chercher: je le trouverai, & il viendra jouir du spectacle de ses biensfaits." Ensuite il raconte à son pere l'anecdote de l'inconnu, & le rassure ainsi sur ses craintes.

Rendu à sa famille, Robert trouva des amis & des secours. Les succès surpasserent son attente. Au bout de deux ans il acquit de l'aisance; ses enfants, qu'il avoit établis, partageoient son bonheur entre lui & sa femme, & il eut été pour eux sans mélange, si les

les recherches continues du fils, avoient pu lui faire découvrir ce bienfaiteur qui se déroboit avec tant de soin à leur reconnaissance & à leurs vœux. Il le rencontra enfin un dimanche matin se promenant seul sur le port.—“ Ah mon ange tutélaire!” C'est tout ce qu'il put prononcer, en se jettant à ses pieds, où il tomba sans connaissance. L'inconnu s'empresse de le secourir, & de lui demander la cause de son état. “ Quoi, Monsieur, pouvez-vous l'ignorer?” lui répondit le jeune homme. “ Avez-vous oublié Robert & sa famille infortunée, que vous rendites à la vie en lui rendant son pere?”—“ Vous vous méprenez, mon ami: je ne vous connois point, & vous ne sauriez me connoître. Etranger à Marseille, je n'y suis que depuis peu de jours.”—“ Tout cela peut être: mais souvenez-vous qu'il y a vingt six mois que vous y étiez aussi. Rappellez-vous où vous m'employâtes dans le port, l'intérêt que vous prîtes à mon malheur,

malheur, les questions que vous me fîtes sur les circonstances qui pouvoient vous éclairer & vous donner les lumières nécessaires pour être notre bienfaiteur. Libérateur de mon pere, pouvez-vous oublier que vous estes le sauveur d'une famille entiere, qui ne désire plus rien que votre présence? Ne vous refusez pas à ses vœux, & venez voir les heureux que vous avez faits, . . . Venez."

—“ Je vous l'ai déjà dit, mon ami, vous vous méprenez.” —“ Non, Monsieur, je ne me trompe point: vos traits sont trop profondément gravés dans mon cœur pour que je puisse vous méconnoître. Venez de grace.” En même temps il le prenoit par le bras, & lui faisoit une sorte de violence pour l'entraîner. Une multitude de peuple s'assembloit autour d'eux: alors l'inconnu, d'un ton plus grave & plus ferme: “ Monsieur, cette scène commence à être fatiguante: quelque ressemblance occasionne votre erreur: rappellez votre raison,

raison, & allez dans votre famille profiter de la tranquillité dont vous me paroissez avoir besoin.”—“ Quelle cruauté !” s’écrie le jeune homme. “ Bienfaiteur de cette famille, pourquoi altérer par votre résistance le bonheur qu’elle ne doit qu’à vous ? Resteraï-je envain à vos pieds ? Serez-vous assez inflexible pour rebutter le tribut que nous réservons depuis si long temps à votre sensibilité ? Et vous qui êtes ici présens, vous que le trouble & le désordre où vous me voyez doivent attendrir, joignez vous tous à moi, pour que l’auteur de mon salut vienne contempler lui-même son propre ouvrage.” A ces mots l’inconnu parut se faire quelque violence ; mais au moment qu’on s’y attendoit le moins, réunissant toutes ses forces, & rappelant son courage, pour résister à la séduction délicieuse qui lui est offerte, il échappe comme un trait au milieu de la foule, & disparaît en un instant.”

Ici

Ici Lodoïk s'arrête un moment: ensuite il continue ainsi: "Croyez-vous, mes enfans, que ce généreux étranger ne retira pas de son argent un intérêt bien au-delà de ce que toutes les banques du monde auroient pu lui rendre? Et n'en fit-il pas un meilleur usage que la foule des gens riches qui ne s'occupent qu'à l'entasser, ou à le dépenser d'une maniere folle & extravagante? Il faudroit avoir pénétré jusque dans le cœur de cet inconnu, pour pouvoir se faire une idée de la jouissance qu'il éprouva alors. Elle étoit si pleine & si pure, qu'il n'eut pas besoin d'y ajouter la satisfaction de recevoir les témoignages de reconnoissance de ceux qu'il avoit obligé.

Si l'on pouvoit savoir combien il est doux de rendre service, & surtout de soulager celui qui souffre; on se priveroit même des choses qu'on regarde comme les plus nécessaires à la vie, pour avoir les moyens de se procurer plus souvent

souvent de pareilles jouissances. O mes enfans ! peut-être me suis-je trompé, mais je n'ai jamais conçu qu'un seul malheur réel, de même qu'un seul bonheur véritable dans ce monde : l'un est de rendre quelqu'un malheureux; l'autre de contribuer au bonheur de quelqu'un.

Plus nous faisons le bien, plus nous répandons nos heureuses influences, & plus nous nous rapprochons de l'être bon par essence à l'image duquel nous avons été créés. N'est-il pas sans cesse occupé à combler de ses bienfaits tous les êtres à qui son souffle a donné la vie, même ceux qui sont assez malheureux pour le méconnoître & l'offenser. Car, mes enfans, il seroit inutile de vous dissimuler qu'il est des hommes assez dénaturés pour cela: mais ce qu'il y a de plus lamentable encore, c'est que non contens de se perdre eux mêmes, il font tous leurs efforts pour entraîner les autres dans leurs erreurs. O mes enfans ! combien ne serois-je pas malheureux,

heureux, si un jour je vous voyois séduits. . . . Dieu vous en préserve! Cette idée seule me déchire l'ame. . . . Mes enfans, si jamais vous vous sentiez ébranlés, oh! rappellez vous votre vieil ami, & que l'idée que vous mettriez au désespoir celui qui, vous aimant comme un pere tendre, ne désire plus qu'une seule chose dans ce monde. . . . de vous voir heureux & de mourir, que cette idée, dis-je, vous arrête sur le bord du précipice. Reffouvenez-vous de cette soirée, de ce vieux chataigner, & hâtez-vous de retourner dans le chemin de la vertu pour n'en plus sortir. Il est un moyen sûr de vous préserver de la corruption: conservez vos cœurs purs & c'est là que vous trouverez cette lumière qui n'égare jamais, qui est ce fanal, ce centre autour du quel viennent se réunir les hommes vertueux & bons de toute les nations, & qui est plus forte que tous les raisonnemens de ces faux philosophes, qui ne cherchent à nous

nous égarer que pour consacrer leurs propres erreurs & satisfaire leur vanité.

Mes enfans, voulez-vous ressembler encore davantage à l'être dont nous tenons l'existence? Faites le bien, comme lui, pour l'amour du bien, sans qu'il soit nécessaire d'envisager une récompense. Je veux vous dire ce que moi répettoit souvent cet ami dont je vous ai parlé il y a quelques instans. "Négliger," me disoit il, "de faire tout le bien qui est en votre pouvoir, c'est vous priver volontairement du plus beau privilège de l'homme, & contracter une dette envers vous-même, je veus dire, envers ce sentiment qui, au dedans de vous, demande sans cesse le bonheur. Rendez service sans exiger aucun retour; pour l'homme vertueux, faire du bien, c'est remplir un devoir, c'est acquitter une dette. Si celui que vous avez obligé croit vous devoir pour ce que vous avez fait pour lui, recevez les témoignages de sa reconnoissance comme quelque

quelque chose qui ne vous étoit pas du,
& sachez lui en bon gré. Exiger de la
reconnoissance, ce n'est pas rendre ser-
vice, & la divinité nous dispenseroit de
ce sentiment, s'il n'étoit lui-même une
des sources les plus fécondes pour nous
de jouissance & de bonheur."

Mes enfans, il en est bien autrement
dans le monde. Vous éprouverez que
la plus grande partie de ceux qui vous
obligent, cherchent moins à vous rendre
service, qu'à satisfaire leur pomposité,
~~en~~ vous attachant au châr de leur vanité;
& combien d'infortunés eussent préféré
leur misere à de pareils bienfaits, s'ils
avoient pu prévoir ce qu'ils devoient
leur couter."

A ces mots Lodoïk s'arrete, lève la
tête & regardant le ciel tout autour de
lui; " l'horison," continua-t-il, " se
couvre de tous les côtés; la nuit s'ap-
proche, & la lune ne donnera que tard
sa lumiere. Voyez-vous ce nuage noir
qui s'avance du midi, il nous menace
d'un

d'un orage, & m'avertit que je dois finir. Mes enfans, vous avez été si attentifs, l'intérêt du sujet dont je vous ai entretenus, m'a tellement attaché, que je ne me suis point apperçu que peut-être, je vous ai fatigué en vous retenant trop long-temps. Me pardonnerez-vous mon indiscretion, mes chers amis ? Rien," s'écrierent-ils tous, " ne peut nous intéresser davantage que de vous entendre, & si vous pouviez ne pas nous fatiguer de parler, notre cher papa, nous ne nous lasserions jamais de vous écouter.—Que Dieu vous bénisse, mes enfans; & qu'il vous rende au centuple la consolation dont vous remplissez mon ame!

" Oui, bénissez les, Vous devant qui un mouvement d'un cœur vraiment bon, est mille fois plus que toute la science de tous les hommes ensemble. Apprenez leur que faire le bien, c'est vous adorer; que rendre service à son prochain, c'est vous aimer. . . . Car, O être des êtres !

Quelle

Quelle language emploirons-nous pour vous louer dignement, vous, qui êtes si infiniment grand, que tout ce que nous voyons est à peine un souffle de votre puissance, un reflet de votre gloire! Que dirons-nous; & que vous demanderons-nous? ... O puissants nos cœurs, en devenant chaque jour meilleurs, se rapprocher de plus en plus de vous, O être infiniment bon! Vous nourissez les oiseaux, vous procurez la pâture aux animaux de la terre, vous répandez vos bénédictions sur toutes vos créatures, & par dessus tout, vous comblez l'homme, le dirai-je, l'homme la plus ingrate de toutes. Soyez bénis, O vous, qui faites tomber la pluie qui fertilise nos campagnes, & qui faites également luire votre soleil sur les bons & sur les méchants!

Car vous êtes bon, & votre miséricorde est aussi éternelle, & aussi infinie que vous-même.”

A ces mots, Lodoïk se leve, & toute la jeunesse vient l'embrasser successivement en le remerciant. Le fermier & Lodoïk accompagnèrent Madame Rosa jusqu'à sa maison.

FIN DU TROISIEME VOLUME.



LODOWICK;
OR,
LESSONS OF MORALITY
FOR THE
AMUSEMENT AND INSTRUCTION
OF
YOUTH.

VOL. III.

E

1
—
СЯ ВОДОЙ
—
УТИЯСОМ ОЛЯСИИ
—
КОТОРЫЕ БЫ ПРЕЧИМА
—
ИШУЮ

